



Du physicalisme radical au physicalisme culturel, une alternative pour l'Afrique

Badang Ayangma Martin Luther King *

Docteur en philosophie spécialité logique et épistémologie
Chargé de Cours à l'École Normale Supérieure de Bertoua-Cameroun

Article ID: GPH-IJER-2026-2209

Abstract

To speak of Nature is to adopt the language of science, which claims to describe with precision what it is while detaching itself from everything deemed contrary to it. But is this truly science, or merely dogmatism under the guise of a single Principle? For Feyerabend, such an approach no longer belongs to science but to theoretical indoctrination. He thus calls for a shift from a closed and reductionist method (scientism) to one that is open and plural (culture). In this work, this transition is expressed as a move from a radical physicalism, bearing the stamp of a universal and exclusive logos, to a cultural physicalism that opens a space for an African alternative. Carnap's radical physicalism, emblematic of positivism, maintains that there can be no knowledge without a perfect correspondence between theory and observation. In this view, knowledge is reduced to the symbolic transcription of fact alone: science exists only within observable reality. It is precisely this dogmatic conservatism that Feyerabend challenges. The theory–fact correspondence is closed and reductionist; science offers but an image of Nature, incapable of fully encompassing reality. Even if history has effaced it, science retains a metaphysical substratum, traceable back to Aristotle's theory of locomotion, where the notion of correspondence first emerged. Science, myth, and religion are all narratives, each interpreting reality through its own representations. If science appears more “rational,” it is not because it is inherently more rational, but because it succeeded in imposing itself. There is no independent subject, nor can there be neutral science: our relation to reality is always a matter of interpretation rather than principle. It is therefore vital to move beyond a scientific and reductionist approach toward one that is cultural and plural. Only through such an alternative can Africa liberate itself from the modern theoretical frameworks imposed upon it through ideological apparatuses.

Keywords:

Alternative, theory–fact correspondence, interpretation, cultural physicalism, radical physicalism.

* Corresponding author email: Lutherking.badang@gmail.com / Tel : 698709792

Résumé

Dire la Nature, c'est s'appropriier du langage scientifique qui décrit avec perfection ce qu'elle est en se détachant de tout ce qui lui est contraire. Est-ce de la science que de parler au nom d'un seul Principe ou alors du dogmatisme? Pour Feyerabend, nous ne sommes plus en science mais dans un endoctrinement théorique. Il faut ainsi passer d'une démarche close et réductionniste (scientisme) à celle ouverte et plurielle (culture). Elle est traduite dans ce travail par le passage d'un physicalisme radical qui porte le sceau d'un logos universel et exclusif à celui d'un physicalisme culturel qui crée une alternative pour l'Afrique.

Le physicalisme radical de Carnap est une figure du positivisme. Il postule la thèse d'après laquelle : il n'y a pas de connaissance sans une parfaite correspondance théorie-observation. Le physicalisme réduit la connaissance à la transcription symbolique du seul fait. Il n'y a pas de science hors de la réalité observable. C'est ce conservatisme dogmatique qui offusque Feyerabend. La correspondance théorie-fait est close et réductionniste. La science est une image de la Nature, et elle ne peut à elle seule totaliser le réel. Elle a d'ailleurs un substrat métaphysique même si l'évolution historique l'a gommée. C'est à la théorie de la locomotion d'Aristote que la correspondance théorie-fait prend sa naissance. Science, mythe, religion sont tous des contes de fée, chacun racontant en fonction de ses représentations le réel. Si l'une prend la caractéristique de rationnelle, ce n'est pas parce qu'elle est plus rationnelle que les autres mais parce qu'elle a pu s'imposer. Il n'y a pas de sujet indépendant, il ne peut non plus avoir de science neutre. Le rapport à la réalité n'est pas un rapport de principe mais d'interprétations.

Il est important de sortir d'une démarche scientiste et réductionniste pour celle culturelle et plurielle. C'est par cette alternative que l'Afrique se libérera des schèmes modernes imposés au travers de ses appareils idéologiques.

Mots clés: *Alternative, correspondance théorie-fait, interprétation, physicalisme culturel, physicalisme radical.*

Introduction

Notre propos introductif commencera par une affirmation de Cheikh Anta Diop dans son ouvrage *Nations nègres et culture*. Il écrit :

... le souci de légitimer la colonisation et la traite du Nègre dans le monde moderne – engendrera toute une littérature descriptive des prétendus caractères inférieurs du Nègres. L'esprit de plusieurs générations européennes sera ainsi progressivement faussé. L'opinion occidentale se cristallisera et admettra instinctivement comme une vérité révélée que le Nègre = Humanité inférieure.[†]

Or cette littérature descriptive est négatrice de la littérature et science égyptienne à laquelle c'est abreuvée les grands penseurs grecs qui sont aujourd'hui à la base des grandes théories de la

[†] Cheikh Anta Diop, *Nations nègres et culture*, Paris, Présence africaine. 1979, p. 54.

pensée européocentriste. C'est malheureusement l'épisode sombre de son histoire qui accroche et conduit à une inféodation.

C'est sur une pensée positiviste essentiellement descriptive que la science d'aujourd'hui prend son ancrage. Or cette description ne prend pas en compte les fondements et représentations religieuses et métaphysiques qui ont nourri la science. Le physicalisme qui domine la science fait abstraction des rudiments traditionnels qui sont au cœur de sa genèse. Ainsi par un langage symbolique et quantitatif, il est possible d'avoir une connaissance certaine de la nature. Cette démarche inductiviste met à mal un imaginaire pluriel qui jaillirait des différentes cultures et qui permettrait d'avoir un rationalisme pluriel. Mais le logos occidental monopolise la science et impose aux autres peuples son modèle de pensée sous le couvert des principes universels qu'il posséderait et par le fait, totaliserait le savoir. Un problème se pose celui d'une science tenaillée et réduite à un mimétisme non loin d'un mythe. Comme le précise Feyerabend :

Les résultats d'observation, eux aussi, plaident en faveur du mythe, car ils étaient formulés en ses termes, sans autre formule possible à l'horizon. Il semblait que la vérité avait enfin été trouvée. En même temps, il est évident que tout contact avec le monde avait enfin été perdu et que la stabilité ainsi conquise, le simulacre d'une vérité absolue se manifestant à la fois dans la pensée et dans la perception n'était rien d'autre que le résultat d'un conformisme absolu.[‡]

La science est tracée et la colonisation politique, intellectuelle, spirituelle impose à l'Afrique ses schèmes de pensée par son modèle théorique. Il revient à l'Afrique de mettre en lumière son modèle théorique. Cela passe forcément par un rationalisme ouvert et pluriel assis sur un substrat culturel. Il sera ainsi question dans ce travail de passer d'un physicalisme radical pour un physicalisme culturel.

I- Le physicalisme radical chez Carnap

Physicien et logicien, Carnap prend à profit son bagage de logicien pour asseoir la connaissance dans son entièreté et ce sous un substrat physique. Ainsi, c'est au travers d'un conditionnement logique (langage symbolique) et physique que la science s'écrit. S'écarter de cette exigence est pour Carnap une faute scientifique. Quel qu'en soit la prouesse du théoricien, l'erreur est une composante de la dynamique scientifique. Il est du devoir du scientifique de parvenir à des vérités, à des lois universelles. Celles-ci se doivent d'être en adéquation d'avec la réalité physique. C'est d'ailleurs ce qui justifie son approche théorique qui prend le nom de : physicalisme. La loi scientifique se doit d'être en adéquation avec la réalité physique. Ainsi, connaître c'est décrire. Mais cette description exige un langage qui sache avec rigueur et précision restituer la réalité affirmée. Elle affirme écrit Carnap, « quel que soit x, si x est P, alors x est aussi Q. Ceci s'écrit symboliquement sous la forme suivante : $x(Px \supset Qx)$. L'expression,

(x) placé à gauche s'appelle un « quantificateur universel ». Elle nous fait savoir que l'énoncé se rapporte à tous les cas de x et non pas seulement à un certain pourcentage d'entre eux. « Px » signifie que x est P, et « Qx » signifie que x est Q. Le symbole « \supset » est un connecteur. Il

[‡] Paul Feyerabend, *Contre la méthode – Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*, Paris, Seuil ; p. 1979, p. 45-46.

lie le terme placé à gauche au terme placé à sa droite. Il correspond à peu près à ce que le langage courant exprime par « si ... alors... ».[§]

Par la formule $x(Px \supset Qx)$, Carnap pose l'énoncé par lequel toute réalité qui se voudrait scientifique doit passer. X n'est donc pas une entité ou constituante vague, c'est un quantificateur. Arriver à une loi universelle c'est partir de cette écriture symbolique pour réécrire le réel. Les faits singuliers et particuliers sont vagues et familiers. Or la science est un peu plus exigeante, elle se veut précise et rigoureuse dans son processus de quantification. Le physicalisme radical affirme le principe de correspondance comme voie unique de la connaissance. Celui-ci passe ainsi avec Carnap par un quantificateur (X) qui lui donne l'écriture scientifique dont il a besoin.

1- Le rôle déterminant du langage dans l'écriture scientifique

L'on ne peut séparer la science du langage^{**}. La science peut être définie comme la connaissance exacte d'un objet. Mais il est important que ce langage qui l'exprime ne soit pas verbal mais mathématique ou mieux symbolique. C'est d'ailleurs le travail que c'est donné les hommes de sciences arriver à une écriture fidèle à la réalité observée. Pour cela, il faut se débarrasser des ambiguïtés et confusions liées au langage. Aristote a eu le mérite de donner au langage la forme syllogistique qui permet au raisonnement de s'écarter de toute contradiction. Mais précisons que toute pensée est évolutive et il est du devoir des devanciers d'améliorer et d'enrichir les traditions qui nous servent de béquilles. C'est ce qui peut justifier l'originalité de Carnap dans son approche théorique de la science.

Par les principes logiques, Aristote donne au langage verbal la forme déductive dont il a besoin pour éviter toute contradiction dans le langage, le syllogisme est sa forme systématisée. Le choix du syllogisme catégorique est un impératif logique et scientifique pour arriver à des vérités indubitables. La conclusion est assez conséquente, elle est en coordination avec les prémisses de départ. Tout homme est mortel, Socrate est un homme, donc Socrate est mortel. L'énoncé fondamental sur lequel l'activité logique s'appuie est : Socrate est mortel. Or c'est un énoncé singulier, un cas particulier propre à l'individu Socrate. Avec Aristote, démontrer que Socrate est mortel exige de travailler avec un moyen terme qui sert de lien. Le moyen terme travaille à avoir une conclusion valide. Pour que Socrate (la mineure) soit mortel (la majeure), il faut qu'il appartienne à un ensemble homme (moyen terme) qui appartient au grand ensemble mortel (la majeure). Le syllogisme pèse de tout son poids de par la cohérence logique du raisonnement, mais il demeure imprécis.

L'imprécision est inhérente au langage naturel qui sert d'outil analytique. Bien qu'il soit important d'être cohérent, la précision et la rigueur logique exige un plus d'où l'intérêt pour Carnap d'un « quantificateur universel : (x). X ne joue pas le rôle de moyen terme mais de quantificateur. Il prend en considération ce qui dans Socrate se trouve dans mortel. Or homme ne

[§]Rudolph Carnap, *Les fondements philosophiques de la physique*, Paris, Armand Colin, 1973, p. 12.

^{**} Cette démarche est essentiellement anglaise, il est important de le préciser. Les anglais ont une attache plus importante à la réalité (l'empirisme logique, le positivisme logique, le matérialisme). Arriver à la science c'est décrire avec exactitude la réalité d'où le rôle déterminant du langage. Il se doit de décrire sans ambiguïté la réalité. Son critère de vérité est porté par le principe de correspondance théorie-fait. Or chez les français un peu très abstrait dans leur démarche, c'est le rationalisme qui est au cœur de la construction des théories.

se trouve forcément ni dans l'un, ni dans l'autre. Si Socrate est un homme, homme ne signifie aucunement Socrate. Ainsi à la copule (est), le choix théorique d'un quantificateur s'impose. Le quantificateur x pèse donc de tout son poids car il travaille à mettre en lumière ce que les deux entités partagent en commun et ce à travers un connecteur d'implication \supset .

La copule (est) a le désavantage d'affirmer une identité parfaite, nous sommes dans une relation où il existe des éléments en P qui se retrouvent pas en Q . Dire tous les P sont Q est une faute logique liée aux défaillances du langage naturel. Mais dire qu'il y a des éléments en P qui se retrouvent en Q , l'équation est résolue. Ainsi la substitution du langage naturelle par un langage mathématique est une exigence logique et scientifique. Frege l'avait perçu et systématisé. C'est à la suite de ce dernier que Carnap s'inspire pour donner à la science le langage dont elle a besoin pour mieux exprimer et prédire des réalités.

Pour tout x , si x est homme, x est mortel. La loi énonce que pour tout x , si x possède la propriété de P qui est homme pour le cas, il possède aussi les propriétés de Q . C'est un énoncé, un conditionnement universel qui permet de travailler sur des cas multiples et variés afin de parvenir à une loi universelle. Les énoncés sont au départ des états de choses non des choses en soi. Ils décrivent des relations entre les réalités physiques et ce à la recherche d'un conditionnement universel pour aboutir à une loi. Comme le précise Carnap :

naturellement, toutes nos connaissances ont leur source dans des énoncés singuliers, dans des observations particulières émanant d'individus particuliers. L'une des grandes questions devant lesquelles la philosophie des sciences reste perplexe, c'est de trouver comment nous sommes en mesure, à partir de ces énoncés singuliers, d'affirmer des lois universelles.^{††}

Et c'est justement ce à quoi Carnap s'attelle.

La science commence par un conditionnement langagier qui donne à l'observation l'écriture dont elle a besoin pour se poser en loi. Les faits ont beau être variés et divers, sans un langage en même de les quantifier, nous sommes loin de la science. La régularité des faits permet déjà par un langage familier de dire mot mais la précision dans le langage est une exigence scientifique. Le langage scientifique en même d'exprimer avec fidélité celle-ci est un langage symbolique et quantitatif écrit sous la forme $x(Px \supset Qx)$. Si cette régularité connaît une confirmation, le conditionnement universel est la conséquence et l'écriture son expression. Ainsi pour tout corps x , si ce corps est à 100° , ce corps bout. C'est par ce schéma théorique et langagier que Carnap se propose de fonder la dynamique scientifique. C'est par elle que la prédiction se joint à la dynamique scientifique pour parler en termes de probabilité.

2- Induction et probabilité

Comment passe t-on de l'observation régulière des faits à une loi ? Telle est le contenu de la démarche inductive. Carnap s'oppose à l'approche traditionnelle de la définition de la déduction comme de l'induction. L'une allant du général au particulier et l'autre du particulier au général. Ainsi en l'un comme en l'autre, l'on travaille à avoir une inférence rigoureuse et certaine

^{††}Ibid., p. 12-13.

et ce conformément à la prémisse de départ. Or cette tradition d'après Carnap est générale, elle ne prend pas en considération les spécificités qui conduisent à des conclusions difficiles. Si en l'un la conclusion est certaine, en l'autre il est impossible d'avoir une conclusion conséquente. Carnap se veut très prudent dans les opérations d'analyse des données. Les conclusions générales et immédiates ne sont pas toujours vraies, il y a des degrés de probabilité qu'il faut mettre en exergue. Une démarche pareille n'est pas contraire à la dynamique scientifique. Tout au contraire, elle met en lumière une démarche qui s'impose dans le traitement et l'analyse des données. À des lois certaines, il y a aussi des lois probables. La science ne fonctionne donc pas uniquement avec la certitude mais également avec la prédiction. C'est pourquoi, la prudence est et devient une exigence scientifique au lieu d'une certitude irrévocable qui n'est pas loin d'un dogmatisme scientifique. Ainsi au lieu d'affirmer très rapidement le caractère apodictique de la loi, il est indiqué de quantifier le degré de véracité de cette loi dans son application. C'est justement la démarche qui est propre à Carnap. À la certitude, il est important d'y adjoindre la notion de confirmation par degré. C'est elle qui conduit à la loi statistique.

« Tout ce que nous pouvons dire, c'est que compte tenu des prémisses données, la conclusion a un certain degré de probabilité ».^{##} Cette démarche est très déterminante pour Carnap car la science, si elle se voudrait certitude dans son expression et son application, elle ne pourra jamais avoir la certitude exacte de ses lois puisque tous les faits ne seront jamais appliqués. C'est pourquoi, Carnap s'oppose à la tradition scientifique qui fait reposer la vérité scientifique sur la vérification. Son propos est d'ailleurs très illustratif.

La physique ne repose nécessairement que sur un nombre limité d'observation. Qui sait s'il ne se produirait pas, demain, un phénomène qui vienne contredire votre hypothèse ? Il n'est pas possible d'arriver à la vérification complète d'une loi. En fait, il serait préférable de ne pas employer du tout ce mot de " vérification ", si l'on entend par là établissement définitif d'une vérité, mais seulement de confirmation.^{§§}

L'activité scientifique est traversée par une tempête violente. Les fondements antérieurs sont jaugés fragiles. Le déterminisme et les certitudes traditionnelles n'assurent plus une assise théorique en matière de vérité scientifique. Par l'explosion de l'atome, l'atomisme logique vole en éclat. Au rationalisme, l'on tombe dans un rationalisme critique avec Karl Raymond Popper. Si avec Carnap la connaissance ne réside plus en la seule démonstration mais en la confirmation, avec Popper c'est la réfutation ou falsificationisme qui est mis en exergue. Carnap s'oppose à Popper quant à son approche théorique. Le but d'un travail scientifique est de parvenir à des vérités, à des lois. Ainsi quel qu'en soit la difficulté, c'est par degré que les pas sont faits et la loi confirmée par la suite. Or le falsificationisme poppérien a le désavantage de ne pas pouvoir donner une issue après une mise en épreuve de la théorie antérieure. La riposte de Carnap est claire : « réfuter une théorie, c'est l'enfance de l'art, mais achever la confirmation c'est une autre affaire ».^{***}

^{##}Ibid., p. 28.

^{§§} Ibid., 28-29

^{***} Ibid., p. 29

Pour Carnap, un seul fait peut finir par nier une loi. Et les faits de ce genre sont multiples. Tout théoricien peut s'initier à la remise en question d'une théorie, d'une loi. Mais la science en a plus besoin, elle voudrait se poser, avancer. Conséquence, la réfutation est première mais ne saurait être le tout de la réalité théorique. Elle doit être au service non de la destruction mais de la construction des savoirs scientifiques. Le grand travail et le plus difficile réside en la confirmation. Comment donc parvenir à la confirmation ? Comme le défend Carnap, nous l'estimerons fortement confirmée si nous arrivons à réunir un grand nombre d'observation favorable sans rencontrer de cas négatif. Dans un premier instant, il s'agira pour le théoricien de soumettre à un contrôle des phénomènes mis en étude afin de déterminer s'ils sont favorables ou pas. C'est la formule $x(px \supset Qx)$ qu'il est possible de prédire si un phénomène obéit ou non à la loi. Ainsi si l'élément est (a), il est important qu'il remplisse la propriété de P et ainsi de suite la propriété Q. Nous aurons $Pa \supset Qa$. Si les cas étudiés sont en adéquation ceux-ci renforcent la confirmation de la loi par des degrés de probabilité en gain. Or s'il y a un cas non favorable, c'est un échec et l'affaire est classée.

Il n'y a donc pas de certitude irrévocable. C'est un concept puisque ce sont des cas étudiés qui valident ou invalident une théorie. Le concept degré de confirmation est le mieux adapté pour Carnap. « Ainsi, au lieu de dire qu'une loi est « bien fondée » et qu'une autre repose sur des indices fragiles, nous pourrions dire que la première a le degré 0,8 de confirmation, tandis que la seconde a le degré 0,2 confirmation. »^{†††}

C'est ce qui a conduit à redéfinir la notion de probabilité. La probabilité n'est pas la marque d'une théorie défectueuse, c'est au contraire une démarche qui sied à la réalité scientifique. Parce qu'il est difficile voire impossible d'avoir des lois universelles et irrévocables, parce que le réel est pluriel et divers l'approche théorique qui sied aux sciences doit être redéfinie. Connaître ne consiste pas à avoir l'inférence linéaire et rigoureuse. L'inférence peut être plurielle. C'est pourquoi le but de l'inférence n'est pas forcément de vérifier ou de démontrer mais de confirmer les degrés de véracité de telle approche ou de telle autre et ce toujours en rapport avec le fait de départ contenu en la proposition posée. Ainsi la probabilité doit être redéfinie. À la probabilité logique et démonstrative, Carnap fait le choix de la probabilité inductive. Elle n'est pas l'expression d'une science défectueuse mais tout au contraire d'un sujet au travail s'écarter de toute forme de foi en l'un, dont l'application se réduit à la vérification ou démonstration de la prémisse de départ. Le réel est pluriel et divers, l'inférence peut au lieu d'être univoque et fermée, être plurielle. Ainsi comprendre le réel c'est travailler à appliquer un cas de figure à plusieurs autres. La probabilité est là pour jouer un rôle statistique. À quel degré de confirmation peut-on appliquer telle donnée à l'autre ? Bien qu'elle se veuille plurielle, elle s'appuie sur une inférence sans équivoque pour rendre cohérent et véridique ses résultats. C'est ce qui fait de cette probabilité inductive, « une inférence telle que la conclusion ne suit pas avec une nécessité logique, même si on admet la vérité des prémisses ».^{†††} Mais une probabilité inductive parce qu'elle travaille avec des faits peut arriver à des données statistiques qui conduiront à une loi universelle $x(Px \supset Qx)$. Cette loi universelle permettra d'avoir la véracité sur des cas particuliers. C'est un langage symbolique et quantitatif qui définit la science. Carnap le

^{†††} Ibid., p. 30

^{†††} Ibidem.

sait et travail à lui donner toute la forme théorique qui lui vaudra une assurance indubitable. Comme il le dit,

Naturellement pour que la logique inductive que je m'efforce de construire sur cette base ait une réelle valeur pour les sciences. Il faudrait qu'elle puisse s'appliquer finalement à un langage quantitatif comme celui de la physique où l'on rencontre, à côté des prédicats à une ou deux places, des grandeurs numériques telles que la masse, la température etc. Je crois que c'est possible et que les principes qui en constitueraient la base ne seraient pas différents de ceux qui ont inspiré jusqu'à maintenant l'édification d'une logique inductive pour un langage simple avec prédicats à une place.^{§§§}

La connaissance est rendue possible et effective par un langage quantitatif qui donne à la correspondance une place cardinale. Ainsi c'est par des degrés de confirmation que l'on about progressivement par des données statistiques à des vérités scientifiques. Mais, il est important de noter que dans ce physicalisme propre au positivisme logique le fait seul est critère de vérité. Or peut-il à lui seul totaliser la connaissance. Les données observées ou mieux des données statistiques ne peuvent à eux seuls fixer le distinguo entre la science et la non-science. Il y a des données qui ne nous sont pas données par nos outils de perceptions naturels comme technique, sont-ils pour cela de la non-science ? D'ailleurs précisons-le, le principe de correspondance a un fondement métaphysique et religieux. Si la théorie de la locomotion arrive à le mettre en lumière, ne devons-nous pas remettre le fondement de la science à nos représentations culturelle ou alors affirmer la préséance du physicalisme culturel sur le physicalisme radical ? Telle est le travail auquel nous nous soumettons.

II- Le physicalisme culturel

La connaissance exige un sujet et un objet. C'est de l'imbrication de ces deux réalités que jaillira la connaissance. Mais précisons que le sujet de la connaissance n'est pas une substance comme l'a défini Descartes mais une limite spatio-temporelle animée consciemment et inconsciemment par un ethos culturel. Le physicalisme culturel se donne ainsi le devoir de mettre à nu le physicalisme radical. Les théories scientifiques aujourd'hui portées et défendues par le principe de correspondance théorie-fait ont un fondement culturel (des représentations religieuses et métaphysiques), fondement qui a participé et participe encore à sa construction.

1- La composante ambiguë et complexe de la science

a) Le substrat métaphysique du principe de correspondance

Le principe de correspondance théorie-fait assure aujourd'hui le statut de méthode scientifique. La réussite de cette démarche réside en le puritanisme qui se débarrasse de toute contradiction ou aporie qui tacherait sa systématisation. Ainsi, elle est posée en méthode exclusive et est sensée dire ce qui est science de ce qui ne l'est pas. Le principe de prédiction de Carnap lui donne un souffle nouveau permettant de sortir d'un positivisme clos, pour un positivisme ouvert. C'est par degré de vérité que sera affirmée ou infirmée la véracité d'une proposition. Seul le rapport au fait nous permet de dire le vrai. Mais pour Feyerabend, « il en résulte que les langages d'observations peuvent se trouver prisonnier de formes de spéculations

^{§§§} Ibid., p. 40.

plus anciennes qui affectent, de cette manière détournée, toute méthodologie, même les plus progressistes ».****

La réussite de la théorie de la correspondance repose sur un substrat métaphysique qui le soutient. Le substrat métaphysique est d'Aristote et est traduit par le concept de locomotion. Ainsi, il y a en cette pensée progressiste, une attache à des préjugés et convictions qui ont guidé l'idéal de vérité. Toute la dynamique scientifique est déterminée par le principe de Parménide : l'Être est, le non-être n'est pas. La science va ainsi se définir par un langage traduisant ce qui est et va rejeter ce qui lui est contraire le taxant de non-science. Ce qui est se retrouve en un langage simpliste et étroit traduit en les concepts suivants : identité, ordre, cohérence, symétrie parfaite. Ce qui n'est pas est le lieu du changement, du différent, de l'action humaine. Cet idéal postulé en certitude est confortée par la réussite des faits qui corroborent cette voie contrairement aux contradictions et perturbations qui conduisent à des apories et erreurs.

Dans le champ de la pensée empiriste, c'est Aristote qui va lui donner toute l'assise méthodologique. Il affirme une symétrie parfaite entre les formes de l'objet et le sujet traduit en le concept de locomotion. La locomotion est cette conception d'ensemble qui définit le mouvement comme,

transition d'une forme entre l'agent et le patient, transition qui se termine quand le patient possède exactement la forme qui caractérisait l'agent au début de l'interaction. La perception, en conséquence, est un processus au cours duquel la forme de l'objet perçu pénètre celui qui perçoit, avec précisément cette forme même qui caractérise l'objet, de sorte que celui qui perçoit, en un sens, est affecté des propriétés de l'objet.†††

La locomotion est le substrat métaphysique sur lequel la pensée positiviste prend corps. Elle affirme une symétrie parfaite entre la forme de l'objet et le sujet affecté. Or la forme de l'objet est le principe mouvement que le Premier Moteur met en tout objet pour l'animer. C'est pourtant un préjugé, une conviction mise en place par Aristote pour faciliter la connaissance des objets. Ainsi par les outils du langage : les catégories, les principes logiques, les 4 causes, il est possible de pénétrer les formes premières qui définissent les propriétés des objets.

Les positivistes ont conservé cet idéal symétrique en substituant le fond métaphysique par un formalisme logique. La tâche du logicien est de parfaire le langage afin qu'il traduise avec précision les faits. La science traite des propositions non d'affirmations ou de jugements, elle recherche l'accord parfait entre l'observation et le langage. Or précisons-le, « la science est un processus historique complexe et hétérogène, qui contient des anticipations vagues et incohérents, d'idéologies futures, côte à côte avec des systèmes théoriques hautement sophistiqués, et des formes de pensées anciennes pétrifiées ».†††† La science fait le choix d'un réalisme naïf devant la complexité de l'organisme humain, l'hétérogénéité des réalités, les contradictions et controverses de l'histoire. C'est ce choix étroit qui conduit à des formes déductives non loin des vérités anciennes.

**** Paul Feyerabend, *Op.cit.*, p. 86.

††† Ibid., p. 159.

††† Ibid., p. 157.

b) La déduction transcendentale, une copie maquillée du mythe

C'est du mythe que jaillit les formes transcendantes et transcendentales qui définissent notre rapport au monde. C'est avec cette composante que le langage a été construit. La rupture, la coupure et la révolution traduisent une volonté, celle de se détacher de sa composante traditionnelle (métaphysique) pour ne s'attacher qu'au seul fait (physique). Le détachement conduit à une fidélité au seul fait qui porte en lui le déterminant exclusif de la vérité. Or il y a une préséance métaphysique attachée au fait mais aujourd'hui rejetée pour son abstraction. Pourtant cette abstraction est maintenue en cet idéal d'immutabilité, d'intemporalité des vérités. C'est cet idéal qui guide les faits et conduit à un principe exclusif qui affirme la correspondance théorie-fait comme vérité évidente devant la multiplicité des faits visibles et invisibles, ordinaires et complexes. Ainsi tout ce qui est contraire au fait observé est faux. C'est pourquoi la vérité factuelle est une évidence, l'erreur si elle advient serait humaine. Pour Feyerabend, ce ne sont pas les faits qui parlent puisqu'ils sont pluriels mais un idéal, un choix préférentiel. Ce conte de fée de vérité immuable se reproduit et prend la forme de principe. Conséquence, chaque science se trouve obligée de se conformer à cet idéal si elle veut se définir comme science. La mathématique parle en terme d'axiome, la physique en terme de correspondance théorie-fait, la logique en terme d'identité et de non contradiction, la phénoménologie en terme d'intuition transcendentale. Feyerabend précise,

Ses idées pénétraient le langage le plus commun, contaminant tous les modes de pensées et de nombreuses décisions très importantes pour la vie humaine. Il fournissait des modèles expliquant n'importe quel événement concevable - concevable, veut dire, pour ceux qui l'avaient accepté. Ainsi des mots clés furent bientôt fixés de manière non ambiguë et l'idée (qui avait pu mener à une telle procédure au début) que ces mots clés étaient des copies d'entités immuables et qu'un changement de sens, s'il devrait se produire, serait dû à une erreur humaine, cette idée devint plausible. Cette plausibilité garantit de même le succès de méthodes telles que la déduction transcendentale, l'analyse de l'usage, l'analyse phénoménologique, la dérivation à partir d'axiomes, qui sont les moyens de solidifier le mythe... §§§§

Le mythe est l'affirmation d'une préséance ontologique sur la composante plurielle des faits. Il prend une autre forme langagière tout en conservant le même substrat métaphysique. Il est ainsi traduit par de nouveaux concepts : fondement, principe, axiome, déduction, redéfinissant ainsi notre entendement, nos schèmes théoriques de pensée en se posant comme la voie exclusive de la connaissance. Conséquence toute initiative qui ne se soumet pas à la forme déductive avec un choix préférentiel porté par un principe, un fondement ou un axiome est non-science. Or ce sont des copies d'un conte de fée, d'un idéal contemplatif propre à nos représentations. Qu'est ce qui peut justifier que d'autres contes de fée n'aient pas la même présence pour se justifier comme vérité. Ce n'est pas parce que l'une est plus vraie que l'autre, mais parce qu'elle a pu s'imposer comme seule voie par une négation de toute alternative. La rationalité comme art de la réflexion a une attache culturelle.

Elle règne en maître parce que ses praticiens sont incapables de comprendre des idéologies différentes et ne peuvent pas composer avec elles, parce qu'ils ont le pouvoir

§§§§ Ibid., p. 45.

d'imposer leurs désirs et parce qu'ils se servent de ce pouvoir exactement comme leurs ancêtres se servaient de leur pouvoir pour imposer le christianisme aux peuples qu'ils rencontraient au cours de leurs conquêtes.*****

Le formalisme déductif qui guide la science est assis sur un idéal de vérité. Or cet idéal de vérité est une représentation culturelle qui tire sa force d'un désir et qui finit par s'imposer aux autres. Donnons-nous le devoir de mettre en lumière cette animation affective comme constituante fondamentale dans le processus de construction des savoirs.

2- La composante affective dans le processus de construction de la connaissance

a) Le désir de connaître et la préséance des affects sur les principes

Une idée ou théorie scientifique ne naît pas de la cohérence parfaite entre la théorie et l'observation. Le réel n'est pas aussi ordonné pour qu'à un problème, la solution jaillisse d'un processus causal conséquent. Nous sommes dans un réalisme naïf très loin de la composante plurielle et complexe du réel. Il n'y a aucune adéquation parfaite entre l'idée et la réalité. Il y a entre les deux, un sujet animé par le désir de connaître. C'est cette composante affective qui anime le sujet et le pousse au delà des difficultés à des évidences. Or l'évidence n'est pas la totalisation des faits ou alors la symétrie parfaite entre les êtres. L'évidence est une saisie immédiate de soi dans son rapport au monde. Elle peut se retrouver en le mythe, la religion ou alors en science. Chaque sujet, peuple ou système traduit son rapport au monde par une représentation qui lui est fidèle. Or au cœur de cette représentation, il y a une symétrie entre le sujet et le monde. Si les religions et mythes prennent la voie d'une démarche contemplative, la science prend celle du progrès, d'un dépassement stimulé par un désir de connaître. Mais ce désir de connaître est factuelle dans sa forme, et métaphysique dans son fond. Le travail sur le concept de locomotion chez Aristote nous a permis de mieux le saisir.

La science traduit son désir de connaître par une image simplifiée de la réalité. Elle se débarrasse des apories, contradictions et controverses en les traitant de non-science. Ainsi, si la science est définie par une logique d'identité et de non contradiction, par un principe d'universalité et une symétrie parfaite traduite en la correspondance observation-théorie, tout ce qui est contraire à cette démarche est non-science. Or en l'opinion, préjugé, mythe et religion, il y a une sagesse différente de celle en place. Une philosophie comparative peut nous permettre de lui accorder du crédit. Nous pouvons déjà noter aujourd'hui en France précisons-le, un établissement public qui s'appuie sur l'opinion pour étudier les comportements de la population (IFOP). Ainsi, c'est la composante affective qui stimule la connaissance et ce par le désir de connaître. C'est elle qui nous pousse à un modèle posé en méthode. Ainsi par la méthode, le processus de connaissance est mis en place. Ce processus, écrit Feyerabend, « n'est pas guidé par un programme bien défini, et ne peut pas l'être, car il contient les conditions de réalisation de tous les programmes possibles. Il est plutôt guidé par une impulsion vague, par une "passion" ».††††

Ce qui est premier c'est un horizon de possibilité permis par un jeu de combinaison des éléments. La passion ne fait qu'animer l'un des horizons pour le poser en principe, en évidence.

***** Ibid., p. 337.

†††† Ibid., p. 23.

La correspondance fait-théorie est donc l'une des figures de ces jeux de possibilités. Elle est animée de l'intérieur par cette impulsion vague : la passion. C'est ce complexe affectif (réalité interne) et réflexif (réalité externe) qui constitue le squelette de tout sujet ou réalité culturelle. La connaissance ne commence pas par un Ordre ou un principe mais par une combinaison ludique qui construit consciemment et inconsciemment le sujet. C'est elle qui conduit à l'âge adulte à des représentations posées en vérité. Il est judicieux et important de partir de l'enfance pour saisir comment ce complexe prend corps. « Ils font usage des mots, ils les combinent, ils jouent avec eux jusqu'au moment où ils en saisissent le sens qui jusqu'alors leur avait échappé. Et l'activité ludique initiale est une condition essentielle de l'acte final de compréhension. Il n'y a pas de raison que ce mécanisme cesse de fonctionner chez les adultes ».^{####}

Ce qui est premier comme nous l'avons dit est un horizon de possibilité permis par un jeu de combinaison. Il prend une forme ludique en l'enfance pour se poser en représentation ou principe à l'âge adulte. Les interactions créent du sens et le sens construit les schèmes affectifs et cognitifs du sujet. Ce sont ces schèmes qui animés par un désir de connaissance, conduisent progressivement à des évidences. Chaque peuple a une composante culturelle qui s'incorpore en son langage et ses schèmes de pensée. Celle-ci ne doit pas être niée. La vérité ne vient pas d'un Ordre cosmologique mais d'une conviction. Or les convictions sont plurielles, chacune d'elle naît d'un complexe affectif et réflexif conscient et inconscient. L'histoire des sciences est assez illustrative. Ce n'est pas la fidélité au magister aristotélicien qui a permis à Galilée de parvenir à de nouvelles vérités mais une conviction. Une conviction de surcroît contraire à l'ordre géocentrique prégnant. C'est d'ailleurs elle qui relance la notion de vérité en science et nous permet d'infirmer l'idée d'après laquelle toute vérité serait une adéquation parfaite entre observation et théorie. Nous avons affaire reprenons Feyerabend à un réalisme naïf. Ainsi précisons-le, le rapport au monde n'est pas unidirectionnel mais pluriel. Il faut sortir des chapelles d'endoctrinement pour la science. « Il est clair que l'idée d'une méthodologie fixe ou d'une théorie de la rationalité repose sur une conception trop naïve de l'homme et de son environnement social... ».^{#####}

C'est cette méthodologie fixe et naïve qui paralyse la dynamique scientifique en rendant étroit le rapport de l'homme à la nature qu'il faut corriger et dépasser. Le rapport de l'homme au monde n'est pas un rapport de principe mais culturel. L'animation affective en addition à celle réflexive peut ainsi permettre de parvenir à de nouvelles connaissances.

b) Les idéologies rigides et la peur du risque

Contrairement au physicalisme radical qui dépouille l'homme de ses représentations culturelles, le physicalisme culturel pose la culture comme le substrat méthodologique à partir duquel notre rapport au monde est défini. D'après Feyerabend, nous avons une conception naïve de l'homme et de son environnement. L'on ne peut détacher l'homme de ses représentations culturelles. Tout effort théorique qui totaliserait les faits au nom d'un principe serait non pas de la science mais un endoctrinement. C'est pourquoi, il faut se refuser de poser un fondement clos

Ibidem.

Ibid., p. 25.

pour affirmer : *tout est bon*. Le tout est bon, est lourd de sens et de signification. Il est question avec Feyerabend d'accepter de quitter l'horizon de sécurité pour celui du risque.

Pour Feyerabend, ce n'est pas la vérité qui guide l'initiative scientifique. Les vérités sont plurielles et résident dans le rapport que chaque sujet ou peuple a avec son environnement culturel. Le fond de toile de la science est la peur de l'autre. Elle se justifie par une image de la Nature qui se pose en principe exclusif niant ainsi toute autre forme de représentations. « Tout est bon » c'est accepter le risque qui t'a perdre son identité. C'est d'ailleurs une conception naïve et fausse que de percevoir l'ouverture comme dangereuse. Tout au contraire c'est le lieu d'enrichissement. L'anarchiste est le défenseur d'une science plurielle et ouverte non le dévot d'un principe étroit et rigide. Comme il le dira, « l'anarchiste est comme un agent secret qui joue le jeu de la raison pour saper l'autorité de la Raison (la vérité, l'honnête, la justice et ainsi de suite) ».*****

Derrière l'autorité du principe, il y a une peur du risque. Cette peur du risque passe par un construit théorique qui consiste à se donner toute la légitimité et par ricochet à nier l'autre. C'est pourquoi la méthodologie scientifique va poser le principe de correspondance fait-théorie comme le seul en même de nous donner des vérités sur notre cosmologie. Elle traitera ainsi de non-science toute initiative contraire à celle acceptée (votée). Or la science ne réside pas en le même, l'identité, la symétrie parfaite entre théorie et réalité mais en un jeu pluriel et ouvert de combinaisons toujours nouvelles et quelquefois complexes. Il y a donc dans la science le choix d'un langage simplifié. Il consiste à se débarrasser de toute forme d'hétérogénéité, de perturbation, d'aporie de contradiction. Feyerabend dévoile ce fond affectif quand il écrit :

Il vaut la peine d'examiner plus en détail ce plaidoyer apparemment "empirique" pour un concept dogmatique... Après tout, un homme seul ou même un groupe influent ne peuvent tout faire en même temps, et il vaut mieux qu'ils adoptent une théorie qui les intéresse, plutôt qu'une théorie qui les ennuie.†††††

Pourtant derrière ces réalités complexes et controversées, il y a des vérités d'un autre style. Ce sont des vérités complexes que les scientifiques rejettent au nom de la difficulté et que Feyerabend réactualise pour sa richesse. C'est au nom de cette difficulté motivée d'une peur de perdre son autorité acquise qu'elle se doit de réclamer l'exclusivité par une négation des autres. Ce n'est pas de la science reprenons le, mais de la religion. C'est pourquoi Feyerabend écrit, « la tâche du scientifique cependant n'est pas de "rechercher la vérité", ou de "louer le Seigneur", ou de "systématiser les observations", ou "d'améliorer les prédictions " ».††††† Il faut poursuit l'auteur,

que nous inventions un nouveau système conceptuel, qui suspende les résultats d'observation les plus soigneusement établis, ou qui s'y heurte ; un système qui confonde les

***** Ibid., p. 30

††††† Ibid., p. 41.

†††† Ibid., p. 28.

principes théoriques les plus plausibles, et qui introduisent des perceptions ne pouvant faire partie du monde perçu déjà existant. Là encore, cette démarche a un caractère contre-inductif. §§§§§§

La contre-induction a pour tâche de faire sortir la science de ces idéologies rigides pour celles plurielles et ouvertes. Mais il faudra accepter d'outre passer la peur pour faire avec le risque.

c) La contre-induction, un oui au risque

La contre-induction est une démarche qui consiste à passer par d'autres hypothèses pour évaluer le seuil de vérité d'une théorie. Aucune théorie n'a une évidence atemporelle, immuable et totalisatrice, chacune est définie dans sa limite. C'est dans cette limite définie par les hypothèses qu'une théorie tient sa véracité. C'est toujours dans cette même limite que d'autres théories peuvent naître. La contre-induction se pose en s'opposant à la corroboration et confirmation qui sont des démembrements de la correspondance.

Pour en voir le fonctionnement, considérons la règle qui stipule que c'est "l'expérience", ou les "faits", ou les "résultats expérimentaux" qui donnent la mesure du succès de nos théories, et qu'un accord entre une théorie et les données joue en faveur de la théorie (ou laisse la situation inchangée) tandis qu'un désaccord la met en danger et peut-être même nous forcer à l'éliminer. Cette règle est une partie importante de toute théorie de la confirmation ou de la corroboration – c'est l'essence de l'empirisme. La contre-règle qui y correspond nous incite à introduire et à élaborer des hypothèses qui ne concordent pas avec des théories bien établies et ou des faits établis. Elle nous incite à procéder contre-inductivement

La contre-induction de Feyerabend défend une méthodologie pluraliste. Il refuse toute forme de dogmatisme. Or c'est par l'endoctrinement théorique que le progrès scientifique s'impose aux autres. Elle passe par l'éducation qui construit le sujet en définissant par une démarche douce et sévère ses schèmes théoriques de pensée. Or ces idéologies rigides tuent le savoir en se réclamant de l'exclusivité théorique et ce par la négation de toute initiative contraire. C'est sur ce chemin étroit que les schèmes théoriques de pensée sont sculptés. C'est contre cette sclérose de la pensée que Feyerabend s'oppose. Le rejet de l'autre est un signe de fragilité et une peur de perdre son "autorité". C'est parce qu'elle est rigide dans son principe qu'elle se détourne du combat culturel et humain qui est celui de faire naître du nouveau au service de la composante plurielle du cosmos. Ainsi au lieu de bénéficier des différences culturelles pour enrichir l'univers c'est à des guerres idéologiques que nous sommes conduits.

L'affirmation exclusive de soi par le rejet de l'autre est une conception fausse et naïve de la réalité. Qui sommes-nous pour définir dans son absolutité ou alors universalité ce qui est symétrique de ce qui ne l'est pas? Chaque vérité est vérité dans sa limite culturelle. C'est de la combinaison plurielle des éléments en rapport avec le construit affectif et réflexif que naissent les vérités. Ainsi ce n'est pas parce que l'une a échoué qu'elle doit être rejetée. Elle manque peut-être d'une autre combinaison qui viendrait relancer son état de dégénérescence. L'exemple de la

§§§§§ Ibid., p. 29-30.

***** Ibid., p.26.

chenille qui deviendra plus tard un papillon est assez révélateur de la complexité qui compose cette Nature. L'échec ne signifie pas rejet. L'échec est un rapport non concluant. Conséquence, tout ce qui est contraire à nos convictions de départ sont des échecs. Un tel schéma mental rétrécit et détruit l'élan réflexif des sujets. La science est une combinaison plurielle d'éléments donnant corps à un nouveau rapport à la réalité. C'est pourquoi Feyerabend défend une contre méthode. C'est à une logique différentielle assise sur un substrat culturel que la science doit tirer sa méthode. C'est elle qui ouvrira à des théories rivales toujours nouvelles et enrichissantes.

C'est cette démarche méthodologique qui permettra à la science de sortir des idéologies rigides pour celles ouvertes et plurielles. L'affirmation exclusive de son principe est négation du substrat culturel qui porte en lui tout rapport au monde. Cette négation est affirmation de sa sécurité sur la forme et peur de perdre son identité sur le fond. La sécurité et la peur ne peuvent définir l'être et le devenir de la science. La science est combinaison plurielle et variée adossée à un substrat culturel. La science, le mythe et la religion sont des images et des représentations plurielles définissant ainsi notre rapport au monde. Aucune d'elle n'est plus rationnelle que l'autre. C'est en acceptant le risque, celui de construire des hypothèses à partir des contradictions, des faits non probants, des apories, des représentations culturelles que le travail d'imagination sera mis en marche. C'est par cette démarche contre-inductive que l'activité réflexive deviendra opérationnelle. C'est d'ailleurs elle qui a permis à Galilée de se détacher des conceptions familières reconnues comme évidentes pour de nouvelles. C'est elle qui permettra à l'Afrique de réaffirmer son identité culturelle comme levier de toute dynamique sociale et scientifique.

Conclusion

La dynamique scientifique a besoin d'un imaginaire humain qui s'enrichisse de son rapport au monde. Mais ce rapport connaît un hic quand une culture s'approprie de la science pour en faire un monopole. Elle affirme une exclusivité qui se pose en s'opposant à toute autre forme de pensée. Ainsi par des concepts d'universalité, de principes et d'axiomes, elle s'approprie du langage scientifique et impose aux autres peuples ses schèmes théoriques de pensée. Cette démarche européocentrisme, portée par un narcissisme est pathologique pour une humanité qui a un besoin vital de ses différences.

Le physicalisme radical, l'une des figures du positivisme a réduit la science à l'observation et au calcul des données statistique. Or toute réalité n'est pas observable. Comment établir la science sur la seule observation au point d'en faire le seul critère ? Il y a un impératif épistémologique, celui de sortir de ces schèmes rigides qui asphyxient la pensée au lieu de la relancer. L'Afrique a une part à apporter dans cet imaginaire collectif. Il passe par l'affirmation du substrat culturel comme fondement de la dynamique scientifique. Feyerabend est d'une importance capital car il nous a permis de saisir la connaissance comme un effort réflexif. Chaque peuple y va avec ses représentations culturelles. Aucun peuple n'est supérieur à l'autre chacun fait expression de son rapport au monde. Ainsi le langage symbolique ou mathématique n'est en rien supérieur aux hiéroglyphes propres à la tradition africaine. Malheureusement les formes plurielles de colonisation ont redéfini nos schèmes théoriques de pensée, devenant des enfants assidus de l'école occidentale. Un retour à une éducation en rapport avec notre culture, nos représentations, notre histoire est une exigence épistémologique et politique.

References / Bibliographie

Cheikh Anta Diop., *Nations nègres et culture*, Paris, Présence africaine. 1979.

Feyerabend, Paul., *Contre la méthode – Esquisse d’une théorie anarchiste de la connaissance*, Paris, Seuil ; p. 1979.

Carnap, Rudolph., *Les fondements philosophiques de la physique*, Paris, Armand Colin, 1973.

JACOB, F., *Le jeu des possibles – Essai sur la diversité du vivant*, Paris: Fayard, 1981.

Moritz Schlick., *Les énoncés scientifiques et la réalité du monde extérieur*, in *Actualité scientifiques et industrielles*, N° 152, Paris, Hermann, 1934.

Moritz Schlick., *Sur les fondements de la connaissance*, in *Actualité scientifiques et industrielles*, N° 289, Paris, Hermann, 1935.